

Valérie-Andrée Hervé

Une voyageuse sans bagage

Ouvrage distribué par Bookelis

*On façonne l'argile pour en faire des vases,
Mais c'est du vide interne que dépend leur usage...¹*

« Un jour, dis-tu, tu sauras... Un jour... De quoi me parles-tu ? »-

Le dos de l'homme courbé ainsi assure une protection toute relative à l'être vulnérable confiné dans ce lit d'hôpital où lui se trouve assis, à cette minute, à lui parler doucement. Les couvertures réglementaires de l'institution hospitalière couvrent les jambes de l'alitée comme preuve que le volume qui est le sien et qui emplît à peine son lit la protège du reste du monde. Lui, garde au creux de ses mains les doigts longs et fins de cet être qui lui fait face, vide en cet instant de tant de ses souvenirs, et le rassure du mieux qu'il peut.

« Rien d'important Solène, repose-toi, tu es là pour ne te soucier de rien... »

Un léger courant d'air s'imisce dans les intervalles d'une conversation déjà éprouvés d'instant d'absences, d'harmonieux non-dits. Un couple d'âge mûr entre dans la chambre. La mère et le père de la patiente affichent un sourire crispé face à la scène que le couple leur présente. Le père emprunte la main de la mère, comme pour l'inviter à s'imposer dans cette pièce où le spectacle de leur fille alitée s'avère stressant. La mère se dirige vers sa fille qui repose depuis plusieurs jours dans cet endroit qu'elle qualifierait de glauque mais incontournable ! L'homme assis sur le lit lâche d'instinct les mains de la jeune femme et se lève, sans émotion particulière sur le visage, à part des cernes autour des yeux et un pli d'insatisfaction fissurant son front. Seul un bonjour bref sort de sa bouche, tandis qu'il porte son regard au-delà des personnes auxquelles il s'adresse. De sa haute stature il libère les lieux comme seul un géant peut le faire : gauchement et provoquant un souffle sur son passage. La sérénité de la chambre frémit sous l'impulsion de son coup de poignet vigoureux ouvrant puis fermant la porte.

« Qu'est-ce qu'il fait ici, celui-là ? questionne la mère, davantage à sa propre attention qu'à celle de sa fille.

– Mais qu'est-ce que tu dis, Léonie... mam..., c'est mon mari... que je sache... Enfin c'est ainsi qu'il s'est présenté à moi, il a le droit de venir me voir...

– Oui, enfin...

– Chérie, on en a déjà parlé. C'est pour le bien de notre fille, pour son rétablissement. Tu sais que c'est important, pour elle mais pour nous aussi... Nous devons être unis autour de notre fille, autour de sa guérison, nous nous devons d'être solidaires. »

Le père entoure les épaules de sa femme d'une force d'amour réconfortante, comme pour sauver la situation d'une issue indélicate. L'étoile d'affection posée sur sa elle rassure la mère et elle reprend plus joyeusement : « Oui, tu as raison, c'est pour le bien de notre fille » et, d'une voix claire, elle s'adresse directement à elle : « Alors, aujourd'hui, comment te sens-tu ? As-tu pu retrouver quelques souvenirs, mêmes furtifs ? » Mais sa peine transpire au travers de son regard humide.

¹ Lao-Tseu Tao-tö King.

Léonie s'adresse à son enfant comme au bébé qu'il sera toujours pour elle, un être fragile qu'elle se doit de protéger. Quoique la jeune femme en face d'elle a depuis longtemps abandonné son visage poupin et ses rondeurs enfantines pour devenir une personne de caractère affirmé. Alors pourquoi, se demande-t-elle, pourquoi ne pas accepter cette situation ?

« Je me sens lasse, vidée. Je suis une coquille vide, en manque de moi-même... En même temps, cette absence de souvenirs... » Leur fille s'adresse à eux d'une voix monocorde, étonnamment étrangère à la situation qui les affecte tous.

« Mais c'est temporaire, lui répond sa mère sans même attendre que sa fille se soit exprimée jusqu'au bout. Le médecin va venir nous expliquer plus en détail tout cela mais il nous a rassuré... C'est temporaire... C'est temporaire.

– Ou pas, reprend sa fille, ou pas...

– Mais si et puis il faut le temps... »

Il est difficile pour Léonie, en tant que mère, d'accepter les faits tels qu'ils sont, en l'état, sans artifice ni préambule, bruts, sans l'émotion de la présentation politiquement correcte ! Elle se refuse à une vérité sans fard, surtout s'il s'agit de sa fille. Pour elle, toute situation dramatique a indubitablement sa solution. Mais, dans sa vie, à combien de situations vraiment dramatiques a-t-elle été confrontée ? Une jambe cassée, la rubéole de sa petite nièce, le petit accident de voiture sans gravité il y a cinq ans quand ils ont, avec son mari, visité l'Irlande ? Non, assurément, dans aucun des cas il n'y a eu mort d'homme ! Mais aujourd'hui c'est vraiment différent, enfin vraiment différent pour elle. Pour sa fille et elle. Pour son mari et elle. Il faut avouer que le couple qu'ils forment a toujours été à l'abri des gros heurts de la vie, comme protégé, sous la bienveillance peut-être de sainte Rita ou d'Agnès de Rome. Quelle sainte ne serait influencée par l'harmonie que dégagent ces deux êtres toujours éperdus d'amour après quarante ans de mariage ? Leur destin commun était écrit jusqu'à leur prénom : Léonie et Léonce. *Léonce*, un prénom d'origine latine et qui vient du prénom *Léonie*. *Léonce* qui signifie « lion » et qui symbolisait la force et le courage au temps des premiers chrétiens. Le parfait portrait de son mari : une force tranquille mais qui semble tenir en respect et à distance les adversaires de leur bonheur quotidien ! Donc, effectivement, les mots que pourraient prononcer sa fille, Léonie ne veut pas les entendre. Elle se refuse d'admettre qu'il y ait une possibilité pour que cette dernière ne recouvre pas toute sa mémoire. Et qu'effectivement, elle et son mari devront faire tout ce qui est humainement possible pour que son état de santé revienne à la normale. Que tout, absolument tout, redevienne comme avant ! Avant cet accident stupide.

Dehors, le couloir paraît trop étroit pour contenir les cents pas frénétiques de l'homme à la stature de géant. Le lieu semble se rétrécir au fur et à mesure que le mouvement de ses épaules annonce un déplacement de sa part : il avance puis il recule, vire à droite puis à gauche comme un père dans l'attente de l'annonce de la naissance de son premier enfant. Sa main droite mime un tic dont l'absence d'une cigarette pourrait être révélatrice.

« Non, non, non, et non... » se dit-il, martelant de son poing une table fictive, toute son impuissance concentrée en un point précis. « Non, je ne laisserai pas cette situation m'échapper ». Le ton est donné. Et son arme habituelle sera la pugnacité. L'arrivée des parents de celle qui se trouve allongée dans cette chambre – dont il s'est extrait précipitamment mais avec dignité – attise, lui semble-t-il, son ressentiment par rapport à

une situation dont il semble ne plus maîtriser les données aléatoires. Une infirmière passe rapidement à côté de lui, l'obligeant à freiner sa cadence pour se ranger contre le mur. Les effluves sur son passage lui font retrouver ses esprits.

La blancheur spectrale de son uniforme et la vue de son dos ainsi immaculé lui rappelle *la Dame en blanc au jardin* de Monet. Il a eu l'occasion d'apprécier cette peinture lors de l'un de ses voyages à Saint-Pétersbourg où l'un de ses clients l'avait entraîné dans une visite effrénée de la ville passant par le musée de l'Ermitage. « Il lui manque juste une ombrelle » remarque-t-il à haute voix pour se moquer de l'instant d'une réminiscence loin d'être nostalgique. Une obsession attise sa révolte intérieure : ne pas laisser le champ libre à toute personne désireuse de l'écarter de son ambition : retrouver Solène. Qu'elle et lui puissent de manière commune s'accorder une alternative à la situation qui était la leur avant l'admission de Solène à l'hôpital. Le terrain, son terrain, doit être occupé, mais uniquement par lui-même et lui seul... Et pour Solène et elle seule, eux deux. Eux deux ?

Il se décide à entrer à nouveau dans l'arène. Il se décide à entrer à nouveau dans la chambre.

L'atmosphère confinée du lieu laisse apercevoir trois personnes rapprochées, comme juchées sur un radeau : le radeau de l'espérance. Léonie et Léonce encadrent leur fille endormie, elle, lui recoiffant des épis de sa chevelure afin de dégager son visage et lui, redonnant du volume aux oreillers et aux couvertures. Des dos, encore des dos, pense l'observateur de cette scène attachante malgré la situation tragique, loin d'incarner la véritable teneur des relations qui unissent ces trois protagonistes. Le radeau du mensonge, pense-t-il si fort que ses poings cristallisent fermement une haine longtemps contenue. Mais le temps est venu à présent de faire profil bas. Et c'est un sourire aux lèvres qu'il se décide à s'en ouvrir ouvertement à Léonie et Léonce.

« Dès que le médecin m'y autorise, je la ramène à la maison.

– Mais... En se retournant, Léonie laisse place à son visage empli de fureur, sa lèvre supérieure tremble légèrement. Mais non, nous... nous la ramenons à la maison !

– Je suis son mari et je la ramène chez nous.

– Mais vous n'êtes pas... Et puis, chez vous, ce n'est pas...

– Il n'y a pas matière à discussion. Et je voudrais rester seul un moment avec... ma femme. »

C'est ce moment que choisit un homme râblé et à la calvitie naissante pour faire irruption dans la chambre, après s'être à peine annoncé en tapotant brièvement à la porte. L'homme à la blouse blanche incise l'atmosphère d'un mouvement centripète. Pour seul représentant de sa corporation, un badge sur sa poitrine : son nom et son prénom, agrémentés d'un caducée à peine visible. Dans son regard, l'histoire d'un pays qu'il n'oublie pas au quotidien. Sa spécialité première : la neurologie ; son ambition à cet instant : rassurer avec des mots simples et compréhensifs la famille de sa patiente. Il perçoit dans le comportement de chacun un trouble qu'il ne saurait qualifier, au-delà des enjeux de la maladie elle-même. D'autres interrogations qui ne sont nullement de son ressort restent en suspens, à l'orée de son diagnostic. Il traite les corps, pas les âmes et encore moins les relations humaines ! Son regard semble froid et indécis quant au déroulé à venir des prochaines vingt-quatre heures. Professeur Daniel Hélian. Il se présente ainsi, sans préambule, assuré d'une force qui ne lui a jamais fait défaut depuis

qu'il exerce dans cet hôpital. Une force à ne confondre nullement avec sa foi en l'être humain, mais davantage avec un désir de faire recouvrer à ses patients leur humanité, imparfaite, certes, mais indéniablement indispensable à l'ordre établi. Son ordre établi.

Une exquise sensation dilatoire procure à Solène une jouissance sans pareille. Les contours du temps fusionnent avec ceux de l'espace puis s'entrouvrent, ainsi mêlés en une brèche accédant aux confins ultimes des libertés accordées aux néants. Détentrices de ce vide, elle se sent la reine d'un royaume ouaté dans lequel elle s'enfonce sans regret : celui de la paix, paix des sens et des sensations, d'un lâcher-prise salvateur. Tel sans doute est l'oubli ! L'oubli des autres et d'elle-même. Les peines s'effacent, ainsi que les regrets et les remords. Son monde bascule vers celui des silences du souvenir. Seules les prochaines minutes de l'existence constitueront son passé. Les discours vernaculaires – *antérograde, cortex préfrontal, occipital et pariétal, traumatisme, amnésie rétrograde, loi de Ribot, atteinte néocorticale, syndrome de Korsakov, réseaux neuronaux* – des hommes de la faculté ne changeront rien aux complaisantes plaintes d'un esprit à demi rempli mais complètement libéré. L'amnésie et le sommeil ont en commun d'apaiser les douleurs de l'âme, anciennes et quotidiennes. Solène s'éveille à peine à l'orée de ce nouveau monde. L'étrangeté de ses habitants dénote sa capacité à paraître plus étrange qu'eux-mêmes. Les gestes des uns et les larmes des autres ne la rassurent pas quant à l'issue de ce voyage. L'homme à la blouse blanche, un neurologue apparemment, lui a expliqué, comme à une enfant, que sa mémoire est comme un vase de verre brisé. Certains morceaux pourront à nouveaux se recoller mais d'autres, friables et éparpillés sont devenus inutilisables. Tout son conditionnement a volé en éclat ! Une drôle d'idée que de comparer sa vie, ses souvenirs, ce qu'elle est intrinsèquement à un récipient de verre ! Elle préfère s'imaginer en un magnifique ouvrage soufflé, givré et bullé émanant de la verrerie de Biot, se fracassant en morceaux épars sur le sol de son destin. Et ce vase brisé a pour nom *traumatisme émotionnel*. Baptisé, comme elle, d'un état entropique résolument commode puisque qu'au sein de ce désordre se cache une personne dont même le prénom, Solène, ne résonne d'aucune sonorité familière à sa mémoire. Alors que dire de son nom, qu'elle préfère ignorer pour le moment ? Le cristal aurait-il été plus résistant aux circonstances ? Mais elle s'est retenue de poser cette question sarcastique à l'assemblée qui l'entoure : deux personnes d'âge mûr, ses parents apparemment, et un homme grand et séduisant, son mari apparemment. Pour elle, trois étrangers. Ainsi qu'elle-même d'ailleurs ! C'est comme ce prénom, Solène : il n'évoque rien pour elle. Qui est donc cette Solène dont tout le monde semble vouloir s'approprier une partie ? Ne dit-on pas que nous sommes ce qu'est notre famille ? Que voit-elle au travers de ces deux personnes d'âge mûr, si ce n'est de la prévenance et de la douceur à l'excès. Une once d'autorité pour elle et une mer de tranquillité passive pour lui. Mais, pour le moment, le scénario de ces dernières heures qui s'est joué devant ses yeux n'a aucun sens.

Solène apprécie ce moment de solitude que lui octroie la compassion de cette infirmière, vêtue d'une douce blancheur, après avoir demandé aux visiteurs de bien vouloir quitter la chambre afin que sa patiente se repose. Lasse, les yeux fermés, la tête posée sur l'oreiller, les cheveux éparpillés sur la taie comme une cascade de plumes à la robe d'ébène, Solène tente de rassembler dans son esprit les événements de cette journée. Cette Solène inconnue aurait eu un accident de voiture. Une plaque de verglas, le contrôle du véhicule lui aurait échappé, une embardée salubre et son véhicule aurait heurté un panneau de signalisation au lieu d'une camionnette. Plusieurs questions la taraudent : Solène dépend-elle de ce qu'elle était ? Et, ce qu'elle va devenir, est-ce ce qu'elle est ou bien ce qu'elle était ? Sait-elle encore faire du vélo ? Aura-t-elle les mêmes goûts culinaires ? A-

t-elle peur des araignées ? Préfère-t-elle la mer à la montagne ? Le protocole social voudrait que ces dernières heures voient défiler les intimes mais, à part ses parents et son mari, aucun autre membre de sa famille, aucune autre personne n'est venue la visiter. Lui reste-t-il d'autres membres de sa famille, des enfants ? A-t-elle des amis proches ? Et proches comment : avec suffisamment d'amitié dans leur cœur pour partager avec elle les douleurs salées de son présent sans passé ? Et parce qu'elle – Solène – n'a aucune réponse à fournir à ses multiples interrogations, elle préfère savourer cette absence momentanée, ou pas, d'elle-même. Elle prend conscience du fait que lorsque l'on ne peut plus raconter et, peut-être, à cette seule et unique condition, on peut être entendu. Soi et les autres deviennent un champ vierge de communication, foulé d'aucune incompréhension, d'aucun doute. L'espoir est à créer ou à recréer. Le souvenir est un merveilleux oncle qui ne vieillit pas tout à fait mais qui, avec le temps, devient répressif au lieu de nous idolâtrer et qui est doté d'une morale vorace et décourageante. Ou son contraire : les souvenirs constituent une mémoire qui s'enjolive avec le temps comme le bon vin se bonifie. Cependant, il est imprudent de déboucher une bouteille millésimée mais trop âgée pour être consommée : le bouchon ôté, l'aigreur l'emporte sur la délicatesse de sa robe rubis, promesse d'une douceur enjôleuse devenue vinaigrée. Sur le côté de son lit, le formica blanc d'une tablette de chevet d'appoint renvoie l'histoire des dernières heures de Solène : un bouquet de marguerites, un magazine télévisuel (sans doute apporté par Léonie – c'est ainsi qu'elle préfère nommer celle qui est sa mère pour le moment) et une carafe d'eau à moitié pleine – à moins qu'elle ne soit à moitié vide – et un verre, lui aussi à demi rempli. Cet ensemble transparent et translucide, inodore et incolore évoque l'atmosphère insipide d'un retour parmi les siens retardé. Et tout ce blanc autour d'elle relate une histoire immaculée, aseptisée, irréelle. Solène décide qu'elle aime la couleur. Ces couleurs sophistiquées entre deux nuances, l'orange, entre le rosé et l'orangé, et le bleu canard, entre le vert et le bleu, l'association des pigments permettant une hiérarchie des nuances à comparer et à faire jouer. Un détail intéressant sur le chemin de la reconstruction de ses souvenirs ! Il serait temps qu'elle fasse connaissance avec elle-même, tout au moins physiquement ! Solène saisit au pied de son lit le sac que Léonie a laissé avant de sortir de la chambre. L'effort provoque en elle un léger étourdissement. À l'intérieur du sac, une farandole hétéroclite d'objets lui procure ce qu'elle cherche : un miroir. Solène ferme les yeux, redoutant la confrontation avec l'inconnue qu'elle demeure pour elle-même. « Bonjour, toi, alors, dis-moi, à quoi tu ressembles ? » Des boucles brunes encadrent son visage. Un visage aussi pâle que ses mains, dont chacun des doigts ne trahit aucune marque d'existence de bijoux. Mais celle qui l'interroge de ses yeux sombres ne se reconnaît pas. Solène pose son index gauche sur son nez, comme pour vérifier la concordance de ses mouvements : serait-elle une gauchère contrariée ? Sa mine est plutôt défaite mais sa carnation est mate. Ses joues sont creuses, ses pommettes, hautes, et l'ensemble accentue l'ovale de son visage lui faisant penser à une jeune institutrice la veille de sa première rentrée des classes. Sans doute l'image qu'elle se représente d'une institutrice en début de carrière. Solène est-elle ou aimerait-elle être cette institutrice ? Elle repose le miroir sur la couverture de son lit : décision est prise ! Cette inconnue du reflet se doit de lui être présentée. Elle l'appellera Eunice, racine biblique enfantée exempte de sa propre histoire... Prémices d'une nouvelle vie, sans liens véritables avec ce qu'elle vit aujourd'hui ! Eunice, prénom liminaire de la nouveauté, sans passé, juste un soupçon de présent. Solène-Eunice ou